

PASSIONS SPORTIVES, IDENTITÉ ET MODERNITÉ

Yves Le Pogam

« Qu'est-ce pour moi que le sacré ? Plus exactement en quoi consiste mon sacré ? Quels sont les objets, les lieux, les circonstances, qui éveillent en moi ce mélange de crainte et d'attachement, cette attitude ambiguë qui détermine l'approche d'une chose à la fois attirante et dangereuse, prestigieuse et rejetée, cette mixture de respect, de désir et de terreur qui peut passer pour le signe psychologique du sacré ? [...]. Bien que je n'aie jamais eu très grand goût pour les sports, j'ai conservé de cette époque une impression d'émerveillement qui me fait regarder tout spectacle sportif comme une sorte de parade rituelle. Attirail de sellerie des jockeys, cordes blanches des rings de boxe, et tous les préparatifs : le défilé des concurrents, la présentation des adversaires, l'office du starter ou de l'arbitre ; tout ce qu'on sent aussi, à l'arrière-plan, en fait d'embrocations, massages, dopings, régimes spéciaux, réglementation minutieuse. L'on dirait que les protagonistes agissent dans un monde à part, à la fois plus proches et plus isolés du public que ne le sont, par exemple, des artistes sur la scène »¹.

1 – Michel Leiris, « Le sacré dans la vie quotidienne », in Denis Hollier, *Le Collège de Sociologie (1937, 1939)*, Paris, Gallimard, 1979, p. 60 et 68.

Michel Wieviorka, dans un ouvrage récent, montre avec beaucoup d'acuité comment les problèmes posés par la montée des nationalismes, du populisme, de l'ethnicité, par le racisme, les violences urbaines, l'exclusion ou la pauvreté, mettent la démocratie à l'épreuve². Dans son essai qui vise à une recomposition de la sociologie par une prise en compte du sujet et d'une perspective historique, il ne veut pas céder à une vision pessimiste d'une modernité inquiétante présentée comme le temps des fins. Pourtant tout concourt à cette orientation : la décomposition des États-nations ou des sociétés nationales sous la pression de la montée des ethnicités qui a entraîné la purification dans l'ex-Yougoslavie, les désillusions de la réunification en Allemagne enchaînée aux attentats xénophobes et aux résurgences des idéologies néo-nazies, les instabilités en Grande Bretagne provoquées par les émeutes d'origine sociale et ethnique, les inquiétudes en France liées au national-populisme xénophobe et raciste du Front National, les déploiements des nationalismes en Europe dans ce

2 – Michel Wieviorka, *La Démocratie à l'épreuve. Nationalisme, populisme, ethnicité*, Paris, Éditions La Découverte, 1993, p. 10.

qu'ils ont de plus inquiétants. Il existe là des convergences engendrant un sentiment de déstructuration totale, à la fois sociale, politique et culturelle contre lequel l'auteur veut résister en ne cédant pas au catastrophisme ambiant, « *sans se voiler la face ni verser dans un optimisme béat* », afin d'indiquer d'autres voies possibles pour le devenir de nos sociétés que celles qui mènent au chaos, au fascisme, au tribalisme généralisé ou à la décadence ³.

Il pourrait paraître curieux *a priori* de joindre le sport à cette présentation « anti-moderne » du nationalisme ouvert au racisme et à la xénophobie. Le sport en effet est pensé comme une pratique très distanciée de toutes ces turbulences. Les représentations qui le fondent ne reposent-elles pas sur une vision angélique qui magnifie les rassemblements festifs, les communications entre les spectateurs et les peuples confraternellement réunis par des émotions générées par le spectacle de la performance des corps ? Le sport a toutes les propriétés pour s'autonomiser de l'environnement social et politique et s'écarter des enjeux liés aux affirmations identitaires, d'origine sociale ou nationale. Coupé des contextes sur le mode imaginaire, il permet d'appréhender les hommes dans leur égalité naturelle indépendamment de leur place dans la société hiérarchisée et fait ainsi fonctionner les valeurs de la démocratie. Il autorise l'expression de la souveraineté du peuple puisque comme spectateurs, les hommes sont aussi des acteurs d'un drame qui se joue sous leurs yeux et sur le déroulement duquel ils tentent d'influer par leurs comportements passionnels et pulsionnels. Il existe bien une dimension sacrée du sport dont il faudra analyser les effets d'occultation idéologique sur les rapports qu'il établit cependant avec le politique, les identités nationales ou les différentielismes ethniques dont il est le support symbolique. La sacralisation et la fascination du sport n'excluent pas que soit réalisée une analyse des sensibilités collectives et des passions qui le lient au politique lorsque les enjeux nationaux, par compétitions interposées, exacerbent les tensions et les conflits entre les peuples et les États.

4 – Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Éditions du Seuil, 1990. L'auteur distingue un nationalisme « *fermé* », caractéristique de la période de crise et dominé par la peur, d'un nationalisme « *ouvert* », confiant dans la nation. Cité par Michel Wieviorka, *op. cit.*, p. 31.

5 – Alain Touraine, « L'hymne à la nation. L'expression d'une angoisse identitaire », *Le Monde, Dossiers et Documents*, n° 253, avril 1997.

À un moment où l'on parle de « *nationalisme fermé* » ⁴ ou de la nation en termes défensifs et peu de société, comme si l'identité nationale était menacée par une culture de masse trans-nationale ⁵, il paraît nécessaire de voir quelle place le sport peut occuper dans ces turbulences. Peut-il jouer le rôle de régulateur de crise quand les identités nationales et ethniques s'écroulent ou se conflictualisent ? Peut-il au contraire être le catalyseur de ces dégradations, un accélérateur des crises qu'il permet de fixer ? Par la mise en scène de la démocratie comme spectacle qu'il est censé représenter, il peut être considéré comme un élément apaisant les crises identitaires dans la modernité en dédoublant la société sportive de la société civile. Comme expression des crises identitaires nationales ou ethniques, il participe au contraire au chaos, par la violence spectacularisée qu'il provoque, par les hai-

nes nationalistes qu'il attise ou par les passions ethniques qu'il déchaîne, fabriquant alors une image guerrière et belliciste plutôt que pacificatrice et irénique. Enfer ou Paradis ⁶, deux interprétations s'affrontent au sein d'un même objet. Probablement les grandes manifestations internationales comme les Jeux olympiques ou les Coupes du Monde de football offrent-elles des plaisirs tirés de la performance et dans leurs composantes « jeu », elles sont des contrepoints à la logique rationnelle de la modernité en montrant que le ludique cohabite avec une logique instrumentale. Mais sans doute faut-il aussi au plan méthodologique, dépassionner les passions et comprendre les sensibilités collectives de manière distanciée et montrer que le sport compris dans ce sens n'est pas un objet « trans-national » ou « supra-national », surplombant la société et construit sur une unique « *fête des corps* » ⁷ indépendante des sensibilités nationalistes. Il est possible en outre, à propos du sport et des passions qu'il occasionne, de ne pas céder à une vision désenchantée du monde et d'indiquer d'autres voies possibles que cette face d'ombre liée à un nationalisme pensé dans ce qu'il a de pire afin de montrer que les affectivités collectives sont capables de participer à une conquête identitaire de minorités réagissant à une logique de domination.

Il s'agit alors dans cette approche, de privilégier le rôle des affects collectifs qui entourent de grands événements sportifs mondiaux opposant les nations, de comprendre les sensibilités qui s'y attachent et la structure socio-affective qui s'y déploie. L'hypothèse peut être avancée selon laquelle les passions sportives dans ces conditions ne sont pas que la « fête » idéalisée des nations réunies autour d'un rite ou d'un drame théâtralisé par la performance des corps, mais qu'elles sont aussi le catalyseur de nationalismes conduisant à deux niveaux de lecture : tantôt servant à l'affirmation des idéologies nationales dominantes et à l'autorité des pouvoirs, tantôt à l'expression de la résurgence des dominés et à leurs revendications identitaires.

Des passions souveraines ?

C'est certainement dans la dimension spectaculaire des grands événements sportifs qu'il faut lire la fascination qui confère au sport la puissance du sacré. Mais comment interpréter les symboles qui le signifient ? Les interprétations varient divisant le champ de l'anthropo-sociologie en deux types d'herméneutique que soulignait Paul Ricœur, variables selon le sens donné au symbole ⁸. Il distingue une herméneutique où Marx et Freud sont rangés, dans laquelle le sens se cache dans le sens immédiat et l'objectif vise à réduire les illusions en mettant en exergue le soupçon, et une herméneutique de type phénoménologique où les signifi-

6 – Expression empruntée à Lucien Sfez, *L'Enfer et le paradis*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978.

7 – Selon l'expression de Jean Duvignaud, « Le sport dans la société industrielle », in *Anthropologie du sport. Perspectives critiques*, Paris, AFIRSE-Quel Corps ?, 1991, p. 41. Texte repris in Frédéric Bailleterie et Jean-Marie Brohm (textes rassemblés par), *Critique de la modernité sportive*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1995, p. 121-126.

8 – Paul Ricœur, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Éditions du Seuil, 1965. Cf. aussi Yves Le Pogam, « L'anthropo-sociologie poétique de Pierre Sansot : les sports et le sensible », *Corps et Culture*, n° 1, 1995, p. 102-138.

cations se donnent à lire en se mettant hors jeu du monde objectif. Concernant notre objet, le premier point de vue, dans lequel peut être rangée la Théorie critique du sport, majore dans le sport une vision de « *stratégie politique* » pour les États-nations en conflit pour assurer leur hégémonie sur la scène internationale. Ainsi Jacques Ardoine et Jean-Marie Brohm ne manquent pas de souligner les effets attendus d'une telle entreprise pour les nations : amplification du prestige, occultation socio-politique, identification collective à l'ordre établi, diversion et exutoire politique, vision mythique du sport renvoyant à une vision enchantée du monde, par la dramaturgie et les légendes qu'il promet ⁹. Le second point de vue, de nature phénoménologique, ne nie pas l'existence de cette approche, mais entend maximiser le poids des passions comme « *finalité sans fin* » ¹⁰, en voyant en elles « *une intentionnalité zéro* » ¹¹, en les détachant de leur ancrage objectif. Le sport vaut alors dans sa dimension sensible ¹². Deux visions s'affrontent. La première valorise les passions considérées comme valeur d'échange, dépendantes des États-nations, la seconde les considère dans leur valeur d'usage, sur le mode anti-utilitariste en les déliant des valeurs économiques et politiques.

Ce qu'il y a de commun aux approches phénoménologiques, malgré les différences des analyses, c'est un changement de regard sur les passions sportives et il ne s'agit plus de savoir si le sport est « *une distraction politique ou fabricant d'illusion ou, au contraire, facteur de calme et d'intégration sociale. Probablement est-il l'un et l'autre. L'important est plutôt de prendre conscience que la société, à travers le sport et le symbolisme qu'il véhicule et manipule, parvient à se rencontrer avec elle-même* » ¹³. Une distance méthodologique s'établit avec les discours critiques liant les émotions sportives au politique et au pouvoir, afin de montrer que la fascination du sport naît du jeu, du plaisir, des passions, d'un irrationnel antagoniste à la rationalité de la modernité, et qu'elle s'ancre dans une « *société primitive* » ¹⁴. À une axiomatique de l'intérêt caché, se substitue une interprétation des plaisirs vécus sans contrainte, souverains, s'érigeant contre les sociétés dominées par l'efficacité et la rentabilité. Cette communauté émotionnelle naît de la redécouverte de « *significations primitives* », du combat des acteurs sur la scène sportive, de leur affrontement tragique entraînant la mort symbolique d'un héros, d'une équipe ou d'une nation. La puissance de l'imaginaire est générée par une fiction qui se déroule dans l'ici et maintenant, « *la vraie guerre fait couler du sang et, ici, les règles d'affrontement, l'effort exacerbé qui mesure les limites du corps humain, suggèrent une destruction détournée* » ¹⁵. Le sacrifice symbolique, la présence des héros parfois divinisés, les émotions jaillies de l'événement vécu, apparaissent comme autant d'invariants trans-historiques faisant du spectacle sportif une « *fête primitive* » produite par la dramatisation de l'af-

9 – Jacques Ardoine, Jean-Marie Brohm, « *Repères et jalons pour une intelligence critique du phénomène sportif contemporain* », in *Anthropologie du sport. Perspectives critiques*, Paris, AFIRSE-Quel Corps ?, 1991, p. 154-175. Texte légèrement remanié et repris dans *Critique de la modernité sportive, op. cit.*, p. 45-75.

10 – Jean Duvignaud, *La Genèse des passions dans la vie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 210.

11 – Jean Duvignaud, « *Après le fonctionnalisme et le structuralisme, quoi ?* », in Michel Maffesoli et Claude Rivière (sous la direction de), *Une Anthropologie des turbulences. Hommage à Georges Balandier*, Berg International Éditeurs, 1985, p. 152.

12 – Pierre Sansot, *Les Formes sensibles de la vie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986.

13 – Bernard Jeu, « *L'exploitation du mimodrame tragique* », in Ronald Hubscher (sous la direction de), *L'Histoire en mouvements. Le sport dans la société française (XIX^{ème}-XX^{ème} siècle)*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 414.

14 – *Ibidem*, p. 414.

15 – Jean Duvignaud, « *Le sport dans la société industrielle* », *op. cit.*, p. 42.



« Ce livre a son histoire, [...] Le 22 juin 1942, pour l'anniversaire de l'agression hitlérienne contre l'Union soviétique, un match avait eu lieu dans le Kiev occupé, au stade "Dynamo", entre une équipe de l'armée de l'air allemande et des footballeurs de la ville. Qui sont-ils, ces footballeurs de la ville ? Je savais que, pendant la guerre, plusieurs équipes de football allemandes avaient fait des tournées dans les villes d'Europe. Ayant trouvé des témoins oculaires, je me suis mis à les questionner, et voici ce que j'ai appris à ce sujet. Une équipe de la Luftwaffe s'était rencontrée avec des footballeurs soviétiques prisonniers. Les Allemands ne se doutaient pas de l'issue du match : est-ce que des hommes épuisés par un séjour dans les camps pouvaient opposer une résistance sérieuse ? Mais dans la vie, ce n'est pas toujours la simple arithmétique, ni le dynamomètre de foire qui décide tout. Le jeu fut ce qu'il devait être. Quelques buts pour les uns, quelques buts pour les autres. Mais, finalement, le sang avait coulé... »

Alexandre Borchtchagovski,
Le Match de la mort, Moscou,
 Éditions en langues étrangères,
 non daté, texte de couverture

frontement consubstantiel à la compétition, et par la théâtralisation de ses effets toujours plus monstrueux au sens spectaculaire du terme, dont les spectateurs sont les participants plus ou moins fanatisés ¹⁶.

La présence de convergences théoriques s'affirme dans ces approches renvoyant à une dynamique inconsciente comme structuration de l'imaginaire en acte et qui confère au sport une dimension de sacré ancrée à une forme primitive sacrificielle, même dans le stade qui est mis à mort ¹⁷. Ces rituels sportifs où les violences et la mort se veulent jouées, remplissent une fonction cathartique

16 – Michel Bernard, « Le spectacle sportif. Les paradoxes du spectacle sportif ou les ambiguïtés de la compétition théâtralisée », in Christian Pociello (sous la direction de), *Sports et société*, Paris, Éditions Vigot, 1981, p. 360.

17 – Pierre Sansot, *Les Formes sensibles de la vie sociale*, op. cit., p. 95.

18 – Bernard Jeu, « Violences », in Ronald Hubscher *op. cit.*, p. 396. Cf. aussi Bernard Jeu, « La contre-société sportive et ses contradictions », *Esprit*, octobre 1973, p. 391-416.

19 – La question sur les analogies entre le sport et la religion a été largement débattue. Cf. Marc Augé, « Football. De l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse », *Le Débat*, n° 19, février 1982, p. 59-67 ; Jean-Marie Brohm, « La religion sportive. Éléments d'analyse des faits religieux dans la pratique sportive », *Actions et Recherches Sociales*, n° 3, 1983, p. 101-117, texte repris in *Les Meutes sportives. Critique de la domination*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 429-454 ; Christian Bromberger, « Pour une ethnologie du spectacle sportif : les matches de football à Marseille, Turin, Naples », in *Sciences sociales et sports. États et perspectives*, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Laboratoire APS et Sciences Sociales UFRSTAPS, 1987, p. 237-266 ; Alain Ehrenberg, Roger Chartier, Marc Augé, « Sport. Religion. Violence », *Esprit*, n° 4 (« Le nouvel âge du sport »), avril 1987, p. 63-70 ; Albert Piette, « La religiosité et la sacralité dans le monde contemporain », in Claude Rivière et Albert Piette (sous la direction de), *Nouvelles idoles et nouveaux cultes. Dérives de la sacralité*, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 203-241.

20 – Claude Rivière, « Le rite enchantant la concorde », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Vol. XCII, 1992, p. 18.

21 – *Ibidem*, p. 18.

22 – Rudolf Otto, *Le Sacré. L'élément non-rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec l'irrationnel*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968. Cf. en sport les recherches de Jacques Birouste, « Pour une étude de l'aesthétique sportive », *Quel Corps ?*, n° 45-46 (« Sciences humaines cliniques et pratiques corporelles. Tome 2 : À nos amis les singes »), mars 1993, p. 204-211 ; Yves Le Pogam, « L'aventure intérieure : néo-orientalisation des pratiques corporelles et modernité », in Charles Pigeassou (sous la direction de), *Entre tradition et modernité : le sport, Actes du colloque « Sport, culture, tradition »*, Agde, 14-16 mai 1993, p. 272-281.

de nature archétypale, « *tout se passe comme si le sport constituait une parenthèse tribale en plein cœur du monde industriel [...]. La notion de contre-société pourrait par exemple être introduite. Une telle expression serait justifiée du fait que la société sportive se structure à l'inverse de la société civile. Toute société, en effet, établit des lois pour, en dernière analyse, prévenir ou réprimer les faits de violence. Apparemment, elle a d'ailleurs quelque peine à y parvenir. À l'égard du contrevenant, elle n'a d'autre ressource que d'employer elle-même la violence. Et, en cela elle contredit son principe. Le sport lui, fait exactement le contraire. Il accepte au départ le principe de l'affrontement physique. La violence est reconnue. Sa présence est acceptée. On la convoque même. D'un même coup, elle entre dans un système de valeurs et règles. Elle a un statut* »¹⁸.

Dans ce sens, il n'est nul besoin de faire appel au religieux pour affirmer la présence du sacré dans les rituels sportifs¹⁹. Le sport apparaît là comme un contrepoint à la mécanisation de la modernité, détaché des identités sociales ou nationales. C'est un « *faux sacré* » dont l'adhésion à ce qui est mythifié se réalise par une exaltation collective, par une ritualisation des conduites²⁰. Le sport participe à une laïcisation de la culture, à un détachement de la matrice religieuse dans laquelle demeurent les structures fondamentales de la religiosité, le désir d'expression des émotions collectives, une soif de communauté émotionnelle et une pulsion de piété²¹. La notion de *numineux* semble mieux décrire la fascination d'une collectivité qui assiste aux grands événements sportifs. L'expression a été théorisée par Rudolf Otto, qui ne la définit pas mais qui l'objective dans un climat émotionnel fait de respect, de fascination (le *mysterium tremendum*), lié à quelque chose d'inaccessible (la *majestas*) qui comporte un élément d'énergie (*l'orgé*) et qui nous déconcerte parce qu'étranger (*le tout autre*)²². Les spectacles sportifs, par leurs rites profanes autorisent des affects analysables par le numineux, « *en concentrant l'attention sur les émotions sportives et les héros idolâtrés autant que sur les règles du jeu, en insérant les spectateurs comme éléments de l'acte rituel, en disant la part d'immolation sacrificielle, de la ferveur des victoires, on pourrait montrer comment s'allie l'aptitude de l'émerveillement (fascinas) et le produit des règles et des tabous (tremendum), l'ubris et la violence symbolique ou réelle* »²³.

En sociologie du sport, le soupçon guette de telles analyses phénoménologiques privilégiant une forme archétypale ou poétique, éloignées des courants marxistes, psychanalytiques, sans référence à un quelconque paradigme fonctionnaliste (le spectacle sportif à un rôle) et qui montrent que la puissance des passions nées d'un acte collectif est irréductible à une cause ou à une contrainte. Le regard phénoménologique nous dévoile que l'essentiel des affects collectifs ne tient pas dans le fait « *d'avoir été* », mais dans

celui du « *non encore vécu* »²⁴. Mais, cette perspective n'apparaît pas fondamentalement décalée des approches socio-historiques mettant en relation les sensibilités collectives avec les contextes ainsi que le note Christian Bromberger : « *Ensuite, il ne s'agit nullement de s'engager dans une paléontologie des symboles ou dans une anthropologie de la permanence des significations mais de constater que dans l'enceinte du stade se réveillent et s'affichent des schèmes symboliques dormants (la guerre, le rapport à l'Autre, au sexe), modelés par des configurations historiques et culturelles singulières* »²⁵. S'agissant précisément des investissements affectifs lors de rituels sportifs festifs, ils apparaissent comme la résultante d'invariants qui demeurent égaux à eux-mêmes dans le temps et dans des manifestations très éclatées et de facteurs conjoncturels permettant au plan socio-historique de repérer des « *présences du politique* »²⁶. Un changement d'épistémologie s'opère. L'interprétation des sensibilités affectives majeure maintenant au plan méthodologique les forces obscures qui taraudent les passions que l'on croyait souveraines, et les élancements, les communions et les rêveries collectives promises par le sport se lient au pouvoir et aux intérêts des États-nations.

23 – Claude Rivière, « Le rite enchantant la concorde », *op. cit.*, p. 21.

24 – Jean Duvignaud, « Après le fonctionnalisme et le structuralisme, quoi ? », *op. cit.*, p. 157.

25 – Christian Bromberger, « Pour une ethnologie du spectacle sportif : les matches de football à Marseille, Turin, Naples », *op. cit.*, p. 257.

26 – Selon la formule de Georges Vigarello, « Présences du politique », *Esprit*, n° 4 (« Le nouvel âge du sport »), avril 1987, p. 240-244.

Des passions détournées

Dès lors que l'on quitte les registres phénoménologiques pour appréhender le sport selon le principe maussien du « *fait social total* », les affectivités se nouent aux institutions et la complexité s'accroît pour comprendre les passions connectées aux nationalismes et aux différentialismes ethniques. On part du postulat ici, que le pouvoir d'un État ne peut s'établir sur la seule force ou sur la violence domestiquée, cela menacerait son existence, « *il ne se fait et ne se conserve que par la transposition, par la production d'images et par la manipulation des symboles et leur organisation dans le cadre cérémoniel* »²⁷. Deux temps vont marquer l'illustration de cette thèse : la symbolique du sport est utilisée par le pouvoir politique pour obtenir la subordination par le moyen de la théâtralité des spectacles, et les États, paradoxe surprenant *a priori*, savent se défaire des mêmes symboles lors des défaites des équipes nationales en procédant à leur égard d'un désamour, mais dans le but de réaffirmer leur autorité.

Probablement, faudrait-il comme le fait Alain Ehrenberg, analyser l'analogie entre les spectacles sportifs et la cérémonie²⁸. En problématisant la nature des relations liant les joueurs aux spectateurs, l'auteur établit une analyse comparative entre les fêtes gymniques du début du siècle sous la III^{ème} République et les spectacles sportifs de compétition, excepté les manifestations

27 – Georges Balandier, *Le Pouvoir sur scènes*, Paris, Éditions Balland, 1980, p. 16.

28 – Alain Ehrenberg, « La communion athlétique », *Traverses*, n° 21-22 (« La cérémonie »), mai 1981, p. 178-186.

mondiales qui nous intéressent ici. Il note que « *dans les fêtes gymniques se joue une mise en scène du pacte social, comme dans les fêtes de la Révolution française. Les rituels érigent la fête en cérémonie. Régulée, comme le défilé militaire, par une esthétique du mouvement, de l'architecture et de l'espace, elle ne laisse aucune place à l'événement. Le lien social y est porté à l'unisson par tout un cérémonial qui touche jusqu'aux moindres détails de la fête. [...] Immense liturgie où le corps du gymnaste vient symboliser l'énergie des peuples républicains. L'espace public de la politique est absorbé dans une vertigineuse intimité qui abolit la distance entre acteurs – gymnastes – et spectateurs, aussi bien que les différences hiérarchiques. [...] Le peuple est dans la rue, rassemblé, et ce n'est pas la révolution. Il manifeste sa souveraineté* »²⁹.

29 – *Ibidem*, p. 181-182.

À la différence de la fête gymnique, la compétition laisse place à l'événement, au suspense et à l'affrontement. Mais une correspondance peut être faite entre la symbolique des fêtes gymniques et les grandes manifestations sportives mondiales comme les Jeux olympiques ou les Coupes du Monde de football. Les fêtes gymniques comme le souligne Pierre Chambat, ne sont pas étrangères à notre modernité, « *quoi de plus moderne que le goût de la mise en scène du spectacle ? Quoi de plus actuel que le souci de déplacer les masses importantes sur les pelouses et dans les tribunes ? Quoi de moins archaïque que cette manière "d'écrire avec la foule" ?* »³⁰. De telles fêtes ont bien une signification politique. Elles donnent à lire, sous l'apparente neutralité des rituels (hymnes, défilés, drapeaux, ordre) une politique étatique en acte par l'attachement aux valeurs défendues par les nations qui les utilisent. Ces pratiques, comme le sont les grands événements sportifs mondiaux actuels, en décalage avec les pratiques politiques, introduisent des représentations touchant au pouvoir légitime sans pour autant se confondre avec la conquête du pouvoir³¹. Les fêtes de la République du début du siècle, comme les fêtes des corps utilisées à des fins nationalistes présentent des vertus pédagogiques, en sacralisant les valeurs et en légitimant les institutions en même temps qu'elles appliquent des techniques de dressage du citoyen et de la nationalisation de masses³². Dans ce sens, l'autonomie des passions sportives n'a rien de contradictoire avec l'exercice même de l'autorité. L'autonomie n'actualise pas, comme sa définition le laisserait entendre, la thèse de l'individu confronté aux pouvoirs, elle n'est qu'un « *concept-écran parce que loin d'être contradictoire avec l'exercice autoritaire du pouvoir, elle est une technique de gouvernement des hommes qui actualise un modèle général d'autorité* »³³. Sans doute cette analyse est-elle extensible aux grandes cérémonies sportives actuelles dans lesquelles l'autonomie des spectateurs n'est pas libération contre les pouvoirs, mais par les symboles manipulés par le spectacle, une manière pour les États-nations de relayer l'idéologie. Les passions médiées par les

30 – Pierre Chambat, « La gymnastique, sport de la République », *Esprit*, n° 4 (« Le nouvel âge du sport »), avril 1987, p. 24.

31 – *Ibidem*, p. 26.

32 – Pierre Chambat, « Les vitrines de la République. Uniformes, défilés, drapeaux dans les fêtes de gymnastique en France (1879-1914) », in Pierre Arnaud (sous la direction de), *Les Athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine*, Toulouse, Privat, 1987, p. 259.

33 – Pierre Chambat, Alain Ehrenberg, « L'autonomie, une poétique de l'autorité », in *L'Autonomie sociale aujourd'hui*, CEPS-CREA, Colloque de Biviers, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1985, p. 158.

grands événements festifs n'ont que des apparences de souveraineté. Elles servent de médiation au pouvoir par une mise en scène des corps et par les rituels dont l'orchestration réglée conduit au numineux mettant les participants sous l'emprise émotionnelle. Les communions affectuelles permettent une mise en acte de l'autorité sous l'apparente démocratie et souveraineté qu'elles suggèrent.

On comprend alors tout l'intérêt que les États-nations ont à développer de tels rassemblements festifs qui constituent pour eux une extraordinaire opération symbolique : leurs valeurs y sont défendues masquées par l'illusion performative de corps mis en scène. Les exemples historiques sont éloquentes et montrent l'usage du sport à des fins nationalistes dont le type idéal est le national-socialisme et l'usage des Jeux olympiques de Berlin en 1936 afin de glorifier dans l'apparat et la fête, l'idéologie raciste du III^{ème} Reich³⁴. De même, la révolution castriste assoira son autorité en usant des fêtes gymniques réunissant ouvriers, paysans, étudiants et membres des forces armées révolutionnaires³⁵.

Les enthousiasmes collectifs dans le sport sont liés ici aux recherches sur les affects politiques et s'appuient sur le rôle des spectacles comme production de signes émouvants, comme mobilisation émotionnelle et comme obéissance des masses. Mais Pierre Ansart montre que les processus inverses qui portent sur les processus de retrait, de désinvestissement, de déstructuration des structures socio-affectives, de « *cessation des amours, de refroidissement* » comme le *Littre* définit le désamour, ont été très peu étudiés³⁶. Cette voie de recherche ouvre des perspectives sur la distanciation des sentiments à l'égard d'un régime politique, mais ouvrent aussi des réflexions sur les désaffections collectives en matière sportive vis-à-vis des équipes nationales lors de défaites successives contre les autres nations et attirent l'attention sur les comportements des États lors de ces événements. Comment le désamour est-il consommé ? Quels sentiments animent les États-nations qui perdent là un puissant levier symbolique des valeurs de réussite générées par les succès nationaux ? Comment comprendre le désamour brutal d'une nation envers une équipe nationale perdante ? C'est là une autre voie d'exploration des passions liant le sport, les masses et le politique. Des passions parfois meurtrières mais un désamour toujours humiliant pour ceux qui ont été des héros nationaux. Quelques exemples choisis dans des sports populaires vont illustrer cette piste de recherche.

Violence réelle du désamour d'abord par le meurtre d'Andrés Escobar le 2 juillet 1994, un joueur colombien assassiné à Medellín parce qu'il avait marqué contre son camp lors d'un match de qualification pour la Coupe du Monde de football, lors de la rencontre entre la Colombie et les États-Unis. Sans doute faut-il comprendre

34 – Cf. Jean-Marie Brohm, « Olympisme et national-socialisme. Un exemple de collaboration politique », in *Sciences sociales et sports. États et perspectives*, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Laboratoire APS et Sciences Sociales UFRSTAPS, 1987, p. 111-126 ; Stephano Pivato, *Les Enjeux du sport*, Paris, Casterman et Firenze, Giunti Gruppo Editoriale, 1994.

35 – Suzanne et André Garcia, « L'éducation physique et le sport à Cuba », *Revue Éducation Physique et Sports*, n° 109, 1971, p. 85-90.

36 – Pierre Ansart, « Jouffroy et le désamour politique », in Michel Maffesoli et Claude Rivière (sous la direction de), *op. cit.*, p. 143-150.

cet acte par le fait que l'équipe colombienne était idolâtrée, que le pays l'attendait en finale, qu'elle était l'objet d'une exaltation nationaliste entretenue par les médias et les dirigeants, un symbole de la nation, et que l'argent exerçait un pouvoir par le pari et par la mainmise des cartels sur le football, autant de facteurs se conjugant pour transformer une élimination au premier tour de qualification en déshonneur national. Un désamour meurtrier parce qu'un joueur a privé la Colombie d'une victoire qui lui aurait permis d'être lavée de tous ses péchés ³⁷.

37 – Marcel Niedergand, Anne Proenza, *Le Monde*, 5 juillet 1994.

38 – Cf. « L'Équipe d'or », Réalisation-adaptation d'Andréas Suryani, *Arte*, soirée thématique « Le football », 6 mai 1993. Dans ce document, le réalisateur montre comment la victoire lors du « match du siècle » contre l'Angleterre a provoqué une grande émotion dans le pays ainsi que l'exprime un arbitre de la FIFA, « *Aucun autre pays de dix millions d'habitants ayant tout perdu en 1945, n'a pu, en 1953, avoir l'impression de tout reconquérir en battant un Empire comme l'Angleterre. L'histoire ne peut produire de telles choses.* »

39 – Au retour de leur défaite, les joueurs ont été priés de descendre du train avant leur arrivée, de peur des repréailles. Ils seront ramenés à Budapest, de nuit, à bord de voitures spéciales espacées de 5 à 10 minutes d'intervalle, suivies de véhicules de l'armée. Mais la fin de l'histoire est plus heureuse puisque ces héros seront réhabilités en 1981 à Budapest où les survivants ont disputé un match devant un public qui leur a rendu leur honneur en les acclamant et en chantant à la fin de la rencontre. Une réconciliation entre la nation et ceux qu'elle estimait l'avoir trahie. Cf. « L'Équipe d'or », *op. cit.*

D'autres formes de désamour liant la nation aux équipes de football et au politique se manifestent par le déshonneur et par l'humiliation des joueurs perdants. Cela a été le cas des joueurs de « L'Équipe d'or » de la République Populaire de Hongrie dans les années 50 ³⁸. Cette équipe a symbolisé le dynamisme d'une nation économiquement affaiblie après la Seconde Guerre mondiale et a été une fierté nationale grâce aux victoires remportées contre des nations prestigieuses (L'Italie, l'Angleterre qui n'avait pas perdu de match depuis 90 ans) lors de grands événements mondiaux. Après une période d'embellie marquée par l'adoration des idoles, par des attachements affectifs et par la fascination du peuple et de ses gouvernants pour ces héros hongrois, tout a basculé à cause de leur échec en finale du Championnat du Monde en Suisse en 1954 face à l'Allemagne, alors qu'ils étaient invaincus depuis quarante-et-un matches. Le désinvestissement affectif accompagne ce qui est vécu comme une tragédie nationale et se traduit par l'humiliation des joueurs, accusés d'espionnage sur dénonciation, jugés coupables de haute trahison par le pouvoir et sommés de ne plus jouer au football. Beaucoup d'entre eux s'expatrièrent ³⁹.

Ce désamour affecte aussi certains joueurs de sports très populaires dans les pays de l'Asie du Sud, comme le cricket. Ici aussi, les rencontres polarisent les identifications collectives si bien que les défaites nationales sont vécues dans un chaos provoquant des actes qui paraissent irrationnels du point de vue du sens commun, mais qui se comprennent dès que les contextes éclairent les structures socio-affectives qui relient et opposent les participants. Ainsi, le cricket dans ces pays a une autorité reconnue nationalement mais les rencontres, outre l'exacerbation des nationalismes qu'elles autorisent, permettent de relancer les hostilités intercommunautaires. Ainsi, le match Inde-Pakistan, en quart de finale de la Coupe du Monde le 9 mai 1996 dans une ville du sud Indien, opposait certes deux nations, mais aussi deux communautés religieuses différentes. Lors de ce match, la communauté musulmane indienne encourageait le Pakistan ennemi, une « *nation terroriste* » qui envoie ses militaires au Cachemire pour prolonger la guerre entre les deux États. La victoire de l'Inde provoque les mêmes turbulences dans le pays que la défaite de « L'équipe d'or » hongroise. Les mêmes processus d'humiliation sont mis en place :

joueurs accusés d'avoir touché des commissions pour perdre, mise en place de commissions d'enquête, exploitation de la défaite par les adversaires politiques ⁴⁰.

Ces différentes formes de désamour, construites tantôt sur l'orgueil national, tantôt sur des différentialismes religieux liés cependant aux nationalismes, témoignent de la puissance du régime social des affects jamais limité à la seule enceinte des stades. Dans une perspective complexe, les affects sportifs sont reliés à une structure politique et économique qui font système pour amplifier les passions sportives. La présence du pouvoir politique est toujours affirmée, que ce soit dans une forme détournée par les valeurs transmises lors des grands rassemblements nationaux et leurs mises en scène, ou dans les formes de désamour exploitées pour tirer partie des défaites de deux façons : soit en s'associant aux désinvestissements affectifs du peuple, soit en profitant d'eux pour relancer les conflits contre les partis opposés. Les passions sportives n'apparaissent plus dans leur souveraineté, détournées de leurs finalités sans but, elles ne sont que les médiateurs des pouvoirs qui se servent des masses pour construire leur autorité.

40 – Bruno Philip, « Asie du Sud : la folie du cricket », *Le Monde Diplomatique*, collection « Manière de Voir », n° 30 (« Le sport c'est la guerre »), mai 1996, p. 79-80. L'auteur montre, comme précédemment, que les joueurs perdants ne pourront atterrir à Lahore, la capitale du Penjab pakistanais. Leur avion sera détourné vers Karachi à cause des heurts attendus. Les Pakistanais se vengeront en se réjouissant de la défaite de l'Inde devant le Sri-Lanka.

Des passions revendicatrices

C'est sur une autre épistémologie que se construit ce troisième niveau de lecture des passions sportives. Cette épistémologie n'est plus fondée sur une affectivité collective vécue sur le mode de la subjectivité profonde, qui rapportée à un socle archaïque ou poétique fascine et trouble. Elle fascine car elle est une critique de la modernité technocratique en montrant qu'existe de l'anti-utilitaire, elle trouble parce que son attention ne se porte pas sur les inégalités sociales, raciales ou ethniques qui constituent la société. Le second niveau d'appréhension des passions majeure contre cette vue, la présence du politique liée aux nationalismes en montrant comment les sensibilités collectives sont détournées pour asseoir l'idéologie des États-nation. L'autonomie des passions n'est plus de mise. Dans ce troisième temps, il s'agit de montrer comment les passions sportives peuvent servir des causes revendicatrices, notamment de la part de peuples dominés racialement ou politiquement. Nous ne sommes plus dans une logique d'assujettissement et de domination des pouvoirs, mais dans une logique réactionnelle à ceux-ci, en partant du principe simple selon lequel les sociétés ne sont jamais achevées et closes et que les acteurs au sein du social sont capables de ruse et de résistance contre la domination. Dans ce sens, il importe alors de montrer la puissante force revendicatrice des identités minoritaires médiée par le sport. Le parti pris théorique vise ici à maximiser ce que les acteurs sont capables de produire quand ils sont dans une situation de domination pour

voir ce qu'ils fabriquent contre les pouvoirs, ainsi que le suggère Jean Duvignaud. « *Car la duperie, la mystification n'excluent pas que les signes et les choses suscitent des complicités, des connivences, des solidarités, et que la sociabilité dans toutes ses formes est indifférente autant à la morale qu'au grand juge critique. Et l'énergie sociale est toujours là au-delà des formes qu'entraînent ses mutations. Le metteur en scène a peut-être mis le plateau, les acteurs et les duperies, mais les scénarios lui échappent...* »⁴¹.

41 – Jean Duvignaud, *La Genèse des passions dans la vie sociale*, op. cit., p. 16-17.

Deux exemples illustreront de manière différente la thèse du sport comme catalyseur de lutte identitaire contre la domination : la lutte qu'il permet contre l'hégémonie du pouvoir blanc en Afrique du Sud puis la force symbolique qu'il représente pour asseoir une nouvelle identité d'un peuple après le renversement d'un régime politique, comme c'est le cas dans la Révolution cubaine. L'émancipation prend des formes différentes dans les deux cas⁴². S'agissant de l'Apartheid en Afrique du Sud, il s'agit pour une minorité raciale d'obtenir ce qui est réservé aux dominants, l'identité s'affirme dans une dialectique égalitariste. Dans le cas de la Révolution cubaine, il est nécessaire de rompre avec les symboles d'une politique renversée, la dialectique est différentialiste. Mais dans les deux cas, les projets émancipateurs s'appuient sur la volonté de construire un nouvel ordre social.

42 – Sur les notions d'émancipation, de résistance appliquées aux activités physiques et sportives, cf. Suzanne Laberge, « Sports et activités physiques : modes d'aliénation et pratiques émancipatoires », *Sociologie et société*, vol XXVII, n° 1, printemps 1995, p. 53-74.

Ainsi les affects sportifs peuvent conduire à une dynamique égalitariste des peuples dominés qui s'appuient sur le sport dont ils sont écartés, pour affirmer ainsi leur identité par la lutte pour renverser les hiérarchies et les privilèges arbitrairement construits. C'est le cas pour le Rugby en Afrique du Sud dont la conquête par les Noirs, du Rugby Blanc, a servi aussi de liaison avec les affects politiques, notamment par la défense de l'ANC. Le Rugby a été un élément de cristallisation des sentiments égalitaristes contre le protectionnisme des Blancs, « *Blancs et Noirs doivent organiser séparément leurs activités sportives. Aucun sport métis ne sera toléré à l'intérieur du pays. Les équipes internationales en tournée doivent être exclusivement blanches selon les coutumes du pays.* »⁴³ Le sport était donc divisé entre une fédération non-blanche et une fédération dominante plaidant pour l'apartheid avant qu'une seule fédération ne soit proclamée suite à la réhabilitation de Nelson Mandela. La démocratisation du sport sud-africain était aussi un moyen de lutte pour l'ANC. La victoire des Springboks lors de la Coupe du Monde de rugby organisée en Afrique du Sud en 1995, parachèvera l'unité : c'est l'Afrique du Sud réconciliée qui triomphe et qui dans le stade de la victoire acclame Nelson Mandela. La liaison, affects sportifs et politiques est encore ici présente. Une fédération unifiée, la présence de joueurs Noirs dans les équipes prestigieuses, traduisent les mutations enregistrées et laissent tous les espoirs, à condition que les mesures économiques suivent cette émancipation politique à laquelle la conquête du Rugby a

43 – Propos du Docteur Donges, Ministre de l'Intérieur, daté de 1949, in « Terre promise », film de Christophe Vinois, (ANTEA, France 3, RFO, 1996), *Planète*, 25 février 1997.

participé. Cet exemple montre que les thèses racistes sur le sport en Afrique du Sud (le rugby est Blanc, les Noirs sont boxeurs) n'ont pas de réalité. L'appropriation d'un sport passe par une lutte politique.

Un dernier exemple illustre cette fois une dynamique différentialiste instaurée par un pouvoir politique qui, par le sport, va opérer un renversement symbolique par rapport aux anciennes formes du pouvoir déchu afin de créer une nouvelle identité nationale. L'exemple de la Révolution

cubaine est en ce sens édifiant. Au régime de Batista allié aux Américains va se substituer le régime marxiste-léniniste mis en place après la révolution castriste. Devant la volonté d'afficher la réussite d'un régime politique face à des difficultés économiques, une des constantes cubaines est le nationalisme, et les champions sportifs comme Stevenson en boxe et Juantorena ont été là pour catalyser cet esprit ⁴⁴. Mais l'aspect le plus remarquable de cette politique a été le renversement des symboles dominants sous le précédent régime : le sport apparaît bien comme un analyseur de ces mutations. Le sport devient un droit du peuple opposé aux privilèges de la classe dominante renversée qui s'octroyait le monopole professionnel du base-ball ou de la boxe. Les structures se multiplient pour offrir à l'ensemble de la population des pratiques réservées aux nantis et le professionnalisme est supprimé ainsi que les entrées payantes au stade ⁴⁵.

Ces deux exemples non développés témoignent encore de la présence du politique lié aux nationalismes, mais éclairent leurs rapports sous un autre angle, celui du rôle joué par le sport comme lutte contre les dominations. Certes les processus d'émancipation des peuples dominés ne sont jamais achevés en totalité et l'étroite liaison entre les affects sportifs et les sensibilités politiques démontrée ici éclaire cette affirmation.

Est-il possible de sortir de la vision pessimiste d'un sport qui, dès qu'il exprime symboliquement la puissance des États-nation à l'occasion de grands événements, ne peut que participer à la face d'ombre des nationalismes et des différentialismes ethniques, contribuant ainsi à créer un avenir incertain ? Les affectivités exprimées lors de ces rencontres ne font qu'ajouter à l'inquiétude produite par l'incapacité des dirigeants à maîtriser l'évolution sociale. Dans



Vaillant, n° 591,
9 septembre 1956

44 – Marcel Niedergand,
Le Monde, 6 janvier 1979.

45 – Pour un plus long
développement,
cf. Suzanne et André Garcia,
« L'éducation physique
et le sport à Cuba », *op. cit.*

ce cas, le sport n'est pas une parenthèse dans la vie quotidienne, il participe activement au « *malaise dans la civilisation* » en faisant système avec les nationalismes et les résurgences religieuses ou ethniques, en produisant un imaginaire social incompatible avec un nationalisme « ouvert », sur lequel s'accordent bon nombre de chercheurs en sciences sociales. Cette conception du nationalisme consiste à sauvegarder un minimum de valeurs universelles sans renier les différentialismes culturels. La reconnaissance de l'Autre suppose paradoxalement l'appartenance à un ensemble commun et les différentialismes deviennent dangereux s'ils ne sont pas ramenés à une unité dans laquelle ils sont englobés. Le sport, dans ses rapports avec les États-nation participe comme il a été montré, à un nationalisme de la différence et de la fermeture.

Mais dans une vision plus ouverte, il a été montré aussi qu'il pouvait être le médiateur de contestations, de réactions à une logique de la domination et un espoir d'émancipation pour certains peuples dominés. Mais ici encore, le pouvoir de l'économie joue comme frein à une émancipation réelle. Il ne suffit pas de proclamer la fin du rugby Blanc pour réduire toutes les différences, de même qu'il ne suffit pas d'abattre les murs pour que les mémoires s'effacent et que l'intégration soit proclamée de manière décisive et définitive. Les identités minoritaires dans l'espace des nations, objet de rejet ou de discrimination sont construites sur une mémoire qui n'a rien d'informatique. Elle structure les représentations, les attentes, les espoirs et les rancœurs. Objet des passions les plus destructrices comme des plus créatrices, le sport dans ses dimensions internationales n'est pas un reflet des contextes dans lequel il s'inne, il fait système avec eux. Il se donne à lire dans l'apparente gratuité de l'effort physique mais lié aux États-nation, il participe à la création de la société, s'attache aux désirabilités dominantes comme aux espoirs des dominés pour qui il représente une part d'utopie réalisable.

Yves Le Pogam

Faculté des Sciences du Sport
Équipe « Corps et Culture », Montpellier